

**XYZ. La revue de la nouvelle**

## **Carnet d'un voyage au centre de l'espoir**

Edem Awumey



Number 150, Summer 2022

Feux d'artifice : spécial 150<sup>e</sup> numéro : on fête !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98606ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Awumey, E. (2022). Carnet d'un voyage au centre de l'espoir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 18–21.

# Carnet d'un voyage au centre de l'espoir

Edem Awumey

LES PINS ET LES ÉRABLES sont presque muets sous le ciel clair et les étoiles rieuses. Elle tient la main de l'homme, qu'elle serre dans la sienne. Elle se dit que celui-là, il n'y a aucune chance qu'elle le perde, il ne peut pas être un oiseau comme les autres. Cela fait deux ans, compte-t-elle, et il ne s'est pas envolé, ce n'est pas un homme-éclair embrasant les nuées au-dessus de sa tête. Et ce soir n'est pas comme les autres, ce soir est une épiphanie, une fièvre, la conclusion d'un jour différent. C'est une célébration, elle se dit que les feux seront pour le pays et leur histoire, elle y croit parce que les ombres qu'elle a décelées dans le regard de l'autre le jour de leur rencontre semblent avoir fui, laissant place à une lumière de l'enfance et de l'insouciance...

Et lui, la main accrochée à celle chaude et rassurante de la femme, pense que ce soir, lorsqu'ils auront atteint le bord de cette rivière d'où on avait vue sur l'immensité, la robe ardoise du firmament, ce sera le crépuscule des ombres. Il a triomphé d'elles, toutefois il sait qu'il ne les tuera pas, qu'il ne les élimera pas définitivement, mais au moins, dans la guerre qu'il leur mène depuis dix ans, depuis l'aube de son exil, il a réussi à les enfermer dans une cage de sa mémoire ; prisonnières désormais et presque silencieuses, les ombres. Et lui, presque serein, vient en maître les voir de temps en temps pour s'assurer qu'elles ne se sont pas échappées, qu'il les tient et les contrôle. Ce soir, il en est convaincu, au bout de la rue, ils s'assoieront sur les deux grosses roches, mame-lons sur lesquels viennent se poser les oiseaux. Ce soir de rêve, ils recréeront l'espoir et les matins de soleil à venir, et sur les coups de vingt-deux heures, les feux...

Trois, deux cents mètres les séparent de la rivière et elle n'a plus aucun doute. Ce soir, les feux d'artifice vont illuminer les cimes des tours dans le lointain et le ventre des nuages, éliminer, brûler les ombres ultimes dans les yeux pourtant si clairs de l'homme. Elle répète au fond d'elle-même : illuminer et éliminer. Et ainsi ce sera un autre chapitre de leur histoire. Après les feux de la victoire sur les ombres ce seront les voyages, l'envol. Car depuis qu'il s'est réfugié sur ces rives du Québec, l'homme ne veut plus sortir du pays par peur de retrouver ces ombres qu'il a fuies. Des voyages, pense-t-elle en souriant, une maison, un étang, des gamins les boucles dans le vent, des flamants roses, de la lumière sur l'eau... C'est une grande nuit, décisive, nuit bleue, verte, rose, violette, orange...

Et lui, à cent mètres de la rivière vers laquelle ils se dirigent, pense que ce ne sera pas une nuit des longs couteaux, les lames qui ouvrent les ventres et les balles qui font de grands trous dans le cœur et la tête, non. Ce soir, ce n'est pas la guerre, la vieille ville où il a grandi n'est pas en feu, assiégée et pilonnée. Il n'a plus peur, il n'est plus dans cette demeure où il se terrait, il n'a plus peur qu'on vienne le chercher parce qu'il a écrit des choses contre la violence des canons. On ne viendra pas le chercher pour lui faire des trous dans la peau, et la lumière au-dessus de sa tête ne sera pas celle de cette lampe qui, des semaines durant, est restée allumée dans la cellule où il était détenu, la lumière pour l'empêcher de dormir, la lumière tueuse, surtout ne pas la regarder, qu'il se disait dans sa cellule. Mais ce soir, parce qu'elle est autre, la lumière, il va la contempler, la savourer, la vivre, la recevoir en plein visage parce qu'elle ne fait pas de trous dans la tête et le tronc et les jambes. Longtemps, la lumière, c'était pour l'abattre, l'anéantir, mais ce soir c'est pour célébrer un pays et ses gens et la femme à qui il veut dire, avec l'eau noire et brillante comme témoin, qu'il a gagné, remporté sa bataille contre les ombres...

À cinquante mètres de la rivière, elle lui passe la main dans le dos, histoire de le rassurer parce qu'elle se dit qu'il 19

doit encore avoir peur. Aussi, elle a envie qu'il lui dise des choses qui vont compter, et chaque fois qu'il parlera des boules de lumière bleues, roses, jaunes vont éclater dans le ciel, ponctuant ses paroles. Voyage. Avec lui, elle veut voir Saint-Pétersbourg, Le Cap, Prague, Salvador de Bahia, Alexandrie, Lhassa. Elle prendra des photos pendant que lui écrira son carnet d'un voyage au centre de la lumière, c'est-à-dire l'espoir. Il lui a avoué vouloir reprendre la route et écrire, raconter l'histoire des démunis, des affamés, des fusillés, tous ceux qui continuent à vivre dans le tunnel de la violence. Il peut y arriver, les feux vont le tirer du tunnel des ombres, ils vont l'éclairer et ce sera à la fois beau comme un artifice et réel telle une vérité. Il avait bien réussi, avec la complicité d'un des gardiens de la prison où il était détenu, à fuir. De nuit, dans une ville sans lampadaires et dévastée. Le gardien l'avait reconnu et aidé pour une raison qu'il s'était gardé de lui expliquer.

À quelques pas du bord de la rivière, l'homme est saisi par le doute. Peut-être, se dit-il, qu'un soir unique de feux ne suffira pas à venir à bout des ombres. Peut-être que lorsqu'il posera son corps sur sa couche, elles reviendront avec des couteaux et des cris et du sang, mais la femme, le bras dans son dos, lui presse les côtes. La lumière, l'espoir, c'est quand elle le touche, presse sa peau, son ventre, son sexe. Alors en lui s'allument mille printemps comme un désir de renaître, mille feux, et il sait que bien avant ce soir la lumière qui l'a sorti du tunnel des ombres c'est cette photographe à qui il a demandé son chemin, un jour où il s'était perdu dans le parc de la Gatineau. Elle photographiait la nature autour d'elle, pour l'aider à retrouver son chemin elle a marché avec lui quelques minutes jusqu'à cette route qu'il n'aurait plus qu'à suivre, tout droit, pour sortir du labyrinthe où il s'était retrouvé. Ils avaient marché dix minutes, sa voix profonde et calme racontant à la femme qu'il aimait venir marcher dans les environs, mais que cette fois-ci il était allé trop loin, que parce que la nuit arrivait il avait pensé trouver une clairière,

20 s'y asseoir, faire un feu et attendre le jour. Sauf qu'il avait

peur du feu. Il plaisantait évidemment – à propos de son plan de se poser dans la clairière, et non pas du feu...



Puisque c'est un jour de commémoration, elle se souvient qu'il lui avait parlé du feu la première fois qu'ils s'étaient rencontrés. Il blaguait, mais elle avait senti ses peurs qui remontaient au passé et elle avait ralenti son pas parce qu'elle ne voulait pas arriver trop vite à l'endroit où elle allait le laisser continuer seul son chemin. Il avait peur, mais possédait en lui quelque chose de rassurant, et elle s'était retrouvée comme dans un vieux rêve, où elle marchait depuis toujours avec cet inconnu. À l'endroit où elle devait le laisser, elle avait osé lui donner son numéro de téléphone, au cas où il se perdrait encore.

Ils sont maintenant assis sur les roches au bord de la rivière des Outaouais et ont les pieds dans l'eau. Il tourne la tête vers elle, la regarde et se demande pourquoi il ne l'a rappelée qu'un mois après leur rencontre dans le parc. Mais il connaît la réponse, c'était à cause des ombres, il ne voulait pas la mêler à ses ombres. Toutefois il avait fini par ne plus tenir, parce qu'il avait senti en elle une joie et une énergie qui sonnaient comme une résistance. Résister au désespoir et à l'abatement, vivre simplement. Et il n'avait pas oublié que, là d'où il vient, il avait passé sa vie à se battre, à résister, comme devait le faire aussi cette fille. Les premières explosions les ont surpris, tirés de leurs pensées, ce n'était pas une ville assiégée qui était pilonnée. C'était une célébration, des notes d'espoir éclatant dans le tableau devant leurs yeux, il lui a dit, On le fait, ce premier voyage ? Choisis la destination, et on s'envole.